

« À Rome par le détour de la science » : Comte paradoxalement apprécié par Nietzsche

Tonatiuh USECHE SANDOVAL

Pour s'interroger sur la véritable portée philosophique du *Cours de philosophie positive*, le professeur Shin Abiko nous renvoie à un fragment posthume de Friedrich Nietzsche, daté de l'automne 1887 : « Histoire de la méthode scientifique qu'Auguste Comte entend presque en tant que la philosophie même ». Par quels détours le penseur de la Volonté de Puissance est-il venu à s'intéresser à l'auteur de la Loi des trois états et de la classification des sciences ? Cet intérêt n'allait pas de soi. Le positivisme littéraire, illustré par les romanciers naturalistes, comme Émile Zola, Nietzsche le méprisait en tant que « prosternation devant les petits faits »¹. En 1985, le sociologue allemand, Wolf Lepenies, un fin connaisseur de Comte, notait que Nietzsche avait lu le philosophe français « avec répugnance – écœuré par "l'éternel féminin" de ses écrits ». Il est exact que Nietzsche portait un regard sarcastique sur un vieux Comte mué en souverain pontife de l'Humanité, sur cette incarnation du « pire exemple du destin qui menace le philosophe vieillissant », qui de est « devenir "hiératique et poétastre" »².

Toutefois, les bases bibliographiques actuellement disponibles en ligne et consultables sur le web³, nous portent à soutenir que Comte n'était pas qu'un auteur répugnant pour Nietzsche. Il y a dans la répugnance nietzschéenne une sorte d'éloge paradoxal dont témoigne cette affirmation : « on ne trouverait pas cet état de décadence déplorable si un esprit si radical ne l'avait pensé et vécu si radicalement jusqu'à son terme ». Le *Cours de philosophie positive* est l'œuvre d'un « esprit si radical » que Nietzsche se donne la peine de le considérer comme un adversaire : « ma position [...], soutient-il laconiquement en 1888, une controverse, eu égard à Kant, à Hegel, Comte »⁴. Les véritables controverses n'excluent pas l'admiration ni ... le sarcasme. Nietzsche voit dans les adversaires d'une doctrine ses « véritables disciples » et continuateurs⁵. Nietzsche n'est pas un simple contempteur de l'œuvre comtienne. C'est qui le rebute, c'est de voir le vieux Comte s'éloigner de la source vive de la philosophie positive.

Pour cerner la portée philosophique de l'œuvre de Comte chez Nietzsche, d'abord nous examinerons la voie par laquelle le philosophe allemand a eu accès à la pensée de Comte. Ensuite, nous verrons où réside l'intérêt

1 F. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, in « Flâneries inactuelles », §7.

2 Wolf Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, trad. 1990, p. 38-39

3 <http://www.nietzschesource.org/#eKGWB>

4 F. Nietzsche, *Fragments posthumes, Automne 1887 – Mars 1888*, textes et variantes établis par G. Colli et M. Montinari. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, p. 380. 12 = W II 4. Début 1888 12 [1] (234).

5 F. Nietzsche, *Aurore*, §542.

de Nietzsche pour le philosophe français. Nous étudierons, enfin, les raisons qui l'ont conduit à le critiquer vertement, mais sans pour autant le mépriser. Nous concluons en indiquant de quelle manière Nietzsche a, selon nous, prolongé l'enseignement de Comte.

Pour discerner la place qu'occupe Comte dans l'œuvre de Nietzsche, le philologue peut consulter et lancer une recherche par mots-clefs sur le portail numérique de l'édition originale des œuvres complètes du philosophe allemand et de sa correspondance. Ce catalogue nous a livré une trentaine d'occurrences du nom d'A. Comte, avec ses variantes. En second lieu, nous avons pu nous appuyer sur un répertoire extrêmement minutieux des livres contenus dans une base de données intitulée « la bibliothèque personnelle de Nietzsche »⁶. Depuis 2011, cet inventaire répertorie, pour chaque ouvrage, toutes les pages qui ont été soulignées, annotées, commentées ou cornées par l'auteur. Un pareil catalogue ne nous révélera jamais l'intégralité des sources écrites de Nietzsche sur le positivisme. Il nous apprend cependant que Nietzsche a possédé deux ouvrages en allemand sur Comte. D'un côté, nous avons une traduction publiée en 1880 des deux premières leçons du *Cours*, sous le titre *Einleitung in die positive Philosophie, Introduction à la philosophie positive*. Or ces deux premières leçons exposent les deux lois sociologiques fondamentales, à savoir la loi des trois états et la loi de classification des sciences. Nietzsche a jugé important de se procurer cet ouvrage, ce qui nous renseigne aussi sur la portée matérielle du *Cours* outre-Rhin. Soulignons que les premières occurrences du nom de Comte sous la plume du philosophe allemand datent des années 1880, lorsque Nietzsche était en train de rédiger son livre *Aurore*, dont le titre complet est : *Pensées sur les préjugés moraux*. Malheureusement pour nous, cette traduction de l'introduction générale du *Cours* est dépourvue de toute trace de lecture. Ce constat nous amène à parler de la seconde référence bibliographique. Il s'agit de la traduction allemande du livre de John Stuart Mill *Auguste Comte et le positivisme*, publiée en 1874. Ce volume comporte 141 pages, parmi lesquelles 129 sont annotées. Sur la partie consacrée au *Cours* (p. 1-88), on dénombre 76 annotations, tandis que sur la partie qui traite du *Système de politique positive* (p. 89-141), toutes les pages sont annotées. On peut donc soutenir que Nietzsche a non seulement lu, mais étudié cet ouvrage, dont il tire des citations et des références pour ses notes de travail et livres (voir annexes n°1 et 2).

L'exemplaire annoté du livre de Stuart Mill est un document important pour connaître la lecture et l'interprétation nietzschéenne de l'œuvre de Comte. Toutefois, pour Nietzsche, Mill n'a pas la même envergure philosophique que Comte. À ses yeux, Mill était un esprit exact, mais sans relief. « Cette tête typiquement

6 *Nietzsches persönliche Bibliothek*, 2011, chez De Gruyter. Recherche par mots-clefs sur https://www.google.fr/books/edition/Nietzsches_pers%C3%B6nliche_Bibliothek/pSDkxJIRLm8C?hl=fr&gbpv=1

bornée, l'Anglais John Stuart Mill », notait-il en 1887. La même année, il écrit : « Contre J. Stuart Mill : j'ai en horreur sa vulgarité qui déclare "ce qui convient à l'un est équitable pour l'autre"⁸. La réciprocité, explique Nietzsche, est d'une « grande vulgarité », parce qu'elle aboutit à une « compensabilité égalisante ». Dans *Par-delà bien et mal*, publié aussi en 1887, Nietzsche lance : « commence à prédominer dans la zone moyenne du goût européen » « l'esprit d'Anglais respectables, mais médiocres : je citerai Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer ». Nietzsche regrette que « cette maudite anglomanie "des idées modernes" », qui assimile l'égalité à la justice, ait rapetissé l'âme française et amaigri sa noblesse inventive⁹. Cette appréciation de Nietzsche réveille chez les lecteurs de Comte le souvenir de la cinquante-cinquième leçon du *Cours* qui dénonce « l'anglomanie chronique de nos publicistes vulgaires »¹⁰ et qui présente « le dogme de l'égalité » comme une composante centrale de la doctrine critique, d'où découla « la grande révolution anglaise » du XVIIe siècle¹¹. En bref, il ne faut pas perdre de vue que Nietzsche a lu d'un œil critique le livre de Mill sur Comte en cherchant à faire la part entre ce qui tient de la restitution fidèle de la pensée du philosophe français et ce qui est de l'ordre du jugement personnel de son interprète britannique.

Après avoir identifié une des sources principales de Nietzsche sur positivisme comtien, nous allons, dans cette deuxième partie, mettre en lumière les raisons qui ont conduit Nietzsche à étudier, et même à admirer l'auteur du *Cours*. Mais auparavant, quelques indications biographiques semblent nécessaires. Né en 1844 et mort en 1900, Nietzsche a une trajectoire philosophique qui débute avec la publication en 1872 de *La naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique* et qui s'achève en 1888 avec la rédaction du *Crépuscule des idoles*, d'où est tirée la citation qui donne son titre à notre intervention. Certains biographes font suivre les écrits de jeunesse de Nietzsche d'une période dite "positiviste" qui a commencé après la rupture avec son mentor, le compositeur Richard Wagner. Wagner plaignait le sort de son ancien disciple et ami, car sous l'emprise du positivisme, « les illusions salvatrices, nécessaires à l'existence étaient détruites par les doigts froids et osseux de la science »¹². En s'intéressant au positivisme en France et en Angleterre, Nietzsche espérait non seulement tourner le dos au pangermanisme théiste de celui qui institua, en 1876, le festival d'opéra Bayreuth. Il aspirait aussi à mener à terme « une réflexion philosophique dans laquelle les sciences jouent le rôle de modèle pour

7 F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1887, 9 [55], p. 37.

8 F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1887, 11, 127. « Mes impossibilités. John Stuart Mill : ou la blessante clarté », note Nietzsche dans le *Crépuscule des idoles*, Flâneries inactuelles, I, p. 126.

9 F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §253.

10 A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 55e, 414 de l'édition Hermann en 2 volumes.

11 *Ibidem*, p. 432.

12 Dorian Astor, *Dictionnaire Nietzsche*, Robert Laffont, p.2017. Cf. « Positivisme ». Le mot est rapporté par Cosima Wagner.

la constitution d'un nouveau mode de questionnement »¹³. Tel est, en somme, le cheminement intellectuel qui a porté un professeur de philologie classique à examiner l'ouvrage de Mill sur Auguste Comte.

Nietzsche a trouvé chez Comte un élément de réponse au problème des rapports tendus entre l'esprit général du philosophe et le penchant des savants vers la spécialisation. Ainsi, dans *Par-delà bien et mal*, publié en 1886 avec le sous-titre « Prélude à une philosophie de l'avenir », Nietzsche observe que « la déclaration d'indépendance du scientifique, son émancipation à l'égard de la philosophie est l'une des répercussions les plus subtiles du fait et du méfait démocratiques ». La suite du texte de Nietzsche est d'une grande force rhétorique :

« A bas tous les maîtres ! » – voilà ce que veut ici aussi l'instinct plébéien; et après s'être défendue avec le plus entier succès contre la théologie, dont elle ne fut que trop longtemps la « servante », la science aspire, avec une insolence et une déraison achevées, à prescrire ses lois à la philosophie et à jouer elle-même à son tour au « maître » – que dis-je au philosophe.¹⁴

D'un côté, l'insurrection des savants vis-à-vis des philosophes traduit dans le domaine spirituel, selon Nietzsche, l'affirmation du dogme plébéien de l'égalité dans le domaine politique. D'un autre côté, elle est le résultat de l'incapacité des philosophes à embrasser l'ensemble des connaissances scientifiques. C'est pourquoi Nietzsche remarque ensuite que :

L'ampleur et l'élévation vertigineuse des sciences ont pris des proportions formidables, et également, de ce fait, la probabilité que le philosophe se fatigue en apprenant ou se laisse fixer et "spécialiser" : de sorte qu'il ne parvient plus au sommet, c'est-à-dire à son regard surplombant, englobant, descendant.¹⁵

Ce contexte posé, on saisit mieux le sens de l'hommage appuyé que Nietzsche a rendu à Comte, en 1881, dans son ouvrage intitulé *Aurore* : « ce grand et loyal Français, à qui ni les Allemands ni les Anglais de ce siècle ne peuvent opposer personne – personne qui comme lui ait saisi et terrassé la science sévère »¹⁶. On peut dire, pour reprendre les termes de Nietzsche, que la loi de classification des sciences prend à bras-le-corps les disciplines scientifiques ; elle dompte leur tendance centrifuge vers la spécialisation ; elle les contient à l'intérieur d'un ordre, c'est-à-dire d'un classement hiérarchique qui les ordonne et qui les domine. On

13 Cité dans *Dictionnaire Nietzsche*, article « Positivismisme ».

14 F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §204.

15 *Ibidem*, §205,

16 F. Nietzsche, *Aurore*, §542. Passage cité par Annie Petit, *Le Système d'Auguste Comte*, p. 184n3.

comprend alors pourquoi, dans une note de 1887, Nietzsche écrit : « les grands *méthodologues* : Aristote, Bacon, Descartes, A. Comte ». Le *Cours de philosophie positive* est ainsi placé dans la continuité de l'*Organon* aristotélicien, du *Novum organum* baconien et du *Discours de la Méthode* cartésien.

Cette interprétation de l'auteur du *Cours* en tant « grand méthodologue » est tirée du livre de Mill. Ce dernier remarque que le dessein philosophique contenu dans *Cours* était de mettre fin à la période empirique des sciences en les rendant susceptibles d'être conçues « comme un corps de doctrine coordonné et cohérent ». ¹⁷ Mill explicite la signification des termes qu'il emploie dans un sens qui ne rejoint pas forcément celui de Comte :

*La philosophie d'une Science en vient ainsi à signifier cette science même considérée non dans ses résultats ni dans les vérités qu'elle établit, mais dans les procédés qu'elle emploie l'esprit humain pour les atteindre, dans les signes auxquels il les reconnaît, dans leur coordination et dans leur disposition méthodique en vue de la plus grande clarté de conception [...], en un mot la logique de la science. M. Comte a accompli ceci pour les cinq premières sciences fondamentales [c'est-à-dire pour les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie et la biologique] avec un succès qu'on peut difficilement trop admirer*¹⁸.

Mill rappelle que les sciences énumérées sont classées suivant un degré croissant de complexité et d'après leur ordre historique d'apparition. L'aspect plus ou moins difficile de la doctrine est ainsi corrélé à l'émergence plus ou moins tardive de la discipline. Ce classement fonde la solidarité entre les différents domaines de la connaissance de telle sorte que « chaque science, pour établir ses propres vérités, a besoin de celles de toutes les sciences qui lui sont antérieures »¹⁹. De plus, Mill souligne que l'ordre suivant lequel les sciences se succèdent dans la série représente le seul ordre dans lequel on puisse rationnellement les étudier. En effet, le *Cours* pose aussi les bases d'une méthode d'enseignement scientifique.

Cependant, afin de marquer ses distances à l'égard de Comte, Mill ajoute la distinction suivante :

*La philosophie de la Science se compose de deux parties principales : les méthodes d'investigation et les conditions de la preuve. Les unes indiquent les voies par lesquelles l'esprit humain arrive à des conclusions, les autres le mode d'en éprouver la certitude. Une fois complètes, les premières seraient un instrument [« organon » dit le texte en anglais] de Découverte, les dernières, de Preuve. C'est à l'étude des premières que se borne principalement M. Comte ; et il traite ce sujet avec un degré de perfection qui est resté jusqu'ici sans égal*²⁰.

17 J. Stuart Mill, *Auguste Comte et le positivisme*, traduction française de Clemenceau en 1868, p. 56. Traduction allemande p. 37, page soulignée et annotée au crayon par Nietzsche.

18 *Ibidem*, traduction française, p. 57. Traduction allemande p. 37, page soulignée et annotée au crayon par Nietzsche.

19 *Ibidem*, traduction française, p. 42.

20 *Ibidem*, traduction française, p. 58. Traduction allemande p. 38, page soulignée au crayon par Nietzsche.

Pour bien marquer son indépendance intellectuelle à l'égard de l'auteur du *Cours*, l'auteur du *Système de logique* tient à soutenir que Comte n'est pas parvenu à donner à la sociologie sa forme définitive, tout en reconnaissant que Comte avait rendu possible la création d'une science sociale par la conception d'une méthode adaptée à ce sujet, qui « surpasse en vérité et en profondeur celle de tous ses prédécesseurs »²¹.

Une annotation de 1887, citée au début, résume l'essentiel de ce que Nietzsche a retenu du compte-rendu du *Cours* par Mill : « Histoire de la méthode scientifique qu'Auguste Comte entend presque en tant que la philosophie même »²². En employant l'adverbe « presque », Nietzsche prend du recul et évite de réduire complètement la philosophie positive à une revue diachronique des procédures scientifiques. Est-ce parce qu'il devine que la démarche de Comte déborde le champ de la recherche théorique pour s'orienter vers une refonte générale du système d'éducation encyclopédique²³ ? Quoi qu'il en soit, un papier de 1887 contient ce propos inattendu : « mon "avenir" une rigoureuse formation de polytechnicien »²⁴. Serait-ce une allusion lointaine à Comte, dont l'existence fut étroitement liée à l'école Polytechnique ?

Pour finir cette deuxième partie consacrée aux raisons qui ont porté Nietzsche à faire un détour du côté de chez Comte, on peut se demander en quoi la méthode positive a été une source d'inspiration pour le philosophe allemand. D'une part, la méthode positive est un instrument au service de la puissance, puisqu'elle permet au philosophe de contrer « le dédain hautain du savant pour la philosophie »²⁵. D'autre part, elle sert à combattre l'esprit de ressentiment qui caractérise la morale chrétienne. À cet égard, le paragraphe 11 d'*Aurore* met en relief la « façon grossière et antiscientifique » d'agir qu'adopte la morale populaire quand elle veut « démontrer le rapport prétendu entre la cause et l'effet, le crime et la punition ». L'aphorisme 208 précise l'intention de Nietzsche : – « Et, en résumé, que voulez-vous au fond de nouveau ? – Nous ne voulons plus que les causes soient des péchés et les effets de bourreaux ». Bref, l'esprit positif ouvre un chemin pour retrouver « l'innocence du devenir » : en remplaçant la quête du pourquoi par la recherche du comment, il délivre la succession des événements de l'emprise de cette « métaphysique du bourreau » qu'était le christianisme aux yeux de Nietzsche²⁶.

Cette troisième partie traitera de la controverse que Nietzsche a soutenue avec Comte. À cet égard, la référence principale est le paragraphe 542 d'*Aurore*. Ce passage interprète le tournant religieux pris par Comte à partir de 1848 comme l'expression d'une « grande lassitude ». Le cas de Comte est celui d'« un vieux penseur

21 *Ibidem*, traduction française, p. 131. Traduction allemande p. 88, page soulignée et annotée au crayon par Nietzsche.

22 F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1887 9 [48] p. 34.

23 A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 1ère leçon, p. 35-36., édition Hermann

24 F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1887 11 [152], p. 263.

25 F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §204.

26 F. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, "les quatre grandes erreurs", §7 et 8.

fatigué devant sa propre philosophie »²⁷. Dans une variante de ce paragraphe 542, Nietzsche énumère neuf « symptômes » d'un épuisement que Comte s'obstine, d'après Nietzsche, à peindre sous les traits d'une seconde naissance. Passons en revue la liste des neuf signes d'affaiblissement :

1° Se croire placé dans une « position exceptionnelle » qui « lui permet de décréter plus que de démontrer ».

2° Vouloir jouir des résultats obtenus en leur enlevant leur sécheresse et les gâtant par la brume poétique qu'il y mêle.

3° Fonder des institutions associées à son nom au lieu de fonder des édifices d'idées.

4° Se reposer dans l'idolâtrie d'une femme.

5° Ne plus tolérer des disciples véritables, c'est-à-dire des adversaires, mais seulement les partisans déclarés.

6° Ne plus supporter « l'isolement terrible où vit tout esprit qui prend son vol en avant et à l'avant-garde », mais célébrer dans une communauté les objets de sa vénération et inventer à cet effet une religion.

7° Méditer sur des petites choses dans la conduite de l'homme futur.

8° Tomber dans des délires imaginatifs, cléricaux et poétiques.

9° Ne laisser personne après lui gouverner librement son intellect²⁸.

De l'exemplaire annoté par Nietzsche de traduction allemande du livre de Mill, nous n'avons trouvé qu'une seule reproduction : la photographie de la page 70. N'ayant pas réussi à déchiffrer les annotations sur les marges, voici quelques remarques sommaires pour illustrer la critique nietzschéenne de Comte. La page 70 est située dans la première partie de l'ouvrage qui est consacrée au *Cours* (voir annexes n°1 et 4). D'emblée, notre attention est attirée par le curieux triangle que Nietzsche a dessiné sur le premier paragraphe et à la base duquel saute aux yeux l'expression : *Gesellschaftsideal*. La traduction française du passage donne : la société idéale que [M. Comte] battit n'est bonne qu'à rester idéale »²⁹. Ce commentaire pourrait être mis en relation avec le 6e et 8e symptôme d'une fatigue qui, ajoute Nietzsche dans le passage cité d'*Aurore*, a poussé Comte à « se tromper volontairement en imaginant prompt et facile la réalisation » de sa religion. En second lieu, notre attention est frappée par les deux ou trois points d'exclamation placés en face du texte souligné dans le deuxième paragraphe. Voici la traduction du passage, en tâchant de garder les marques de lecture sur le fac-similé :

Mais que toute l'éducation soit entre les mains d'une autorité centralisée, composée de prêtres ou de philosophes, et qu'elle soit par conséquent tout entière taillée sur le même modèle, et conduite en vue de la perpétuation du même type [!!!], c'est là un état de choses qui, au lieu de plaire de plus en plus aux hommes, leur répugnera assurément de plus en

27 F. Nietzsche, *Aurore*, §487.

28 F. Nietzsche, *Aurore, pensées sur les préjugés moraux*. Fragments posthumes. Début 1880 – Printemps 1881, p. 274 et variante p.715-716. Voir annexe n°3.

29 J. Stuart Mill, *Auguste Comte et le positivisme*, traduction française, p. 104.

plus, à chaque nouveau progrès qu'ils feront dans le libre [!!!] exercice de leurs facultés les plus hautes.

Les points d'exclamation manifestent l'étonnement, voire la consternation de Nietzsche face au caractère dogmatique et uniforme qu'adopte le système comtien d'éducation. Ceci nous ramène à la conclusion du paragraphe 542 d'*Aurore* : « Lorsqu'un grand penseur veut faire de lui-même une institution, liant l'humanité de l'avenir, on peut admettre [...] qu'il est très fatigué et tout près de son déclin ».

Abordons à présent l'étude du passage d'où est tirée la citation qui donne son titre à cette intervention. Il s'agit d'un aphorisme extrait du *Crépuscule des idoles*. Il a adressé au philosophe français un éloge paradoxal, ce qui est une arme polémique d'une efficacité redoutable. Ainsi, à propos de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui, avec la *Divine comédie* de Dante, était l'une des lectures préférées du vieux Comte, Nietzsche soutient :

« On me dit que le plus rusé des jésuites, Auguste Comte, qui voulait conduire ses Français à Rome par le détour de la science, s'était inspiré de ce livre. Je vous crois : "la religion du cœur"... »

Cet aphorisme nous suggère que Nietzsche avait des sources orales qui pouvaient le renseigner sur Comte. De qui s'agit-il ? Nous l'ignorons. Nietzsche avait le secret pour composer des compliments accablants. Si Kant est « le grand Chinois de Königsberg »³⁰, Comte est « le plus rusé des jésuites ». Pourquoi cette allusion aux jésuites ? D'emblée, il apparaît que l'ordre des Jésuites symbolise l'obéissance la plus stricte et aveugle au pouvoir spirituel du Saint-Siège. Nietzsche pouvait-il savoir que justement en septembre 1856 Comte projetait de proposer au général des jésuites de « se proclamer chef spirituel des catholiques, en déclarant le pape prince-évêque de Rome » et en acceptant de venir résider à Paris, sous la protection du fondateur du positivisme ? Pouvait-il se douter que Comte, mort en 1857, avait prévu de rédiger en 1862 un *Appel aux ignaciens* ? Ignaciens et non jésuites, car Comte n'a pas hésité à rebaptiser la Compagnie, en sentant « combien Ignace de Loyola surpasse leur Jésus-Christ »³¹.

Plus fondamentalement, le personnage du jésuite incarne chez Nietzsche la figure du séducteur qui, au nom de l'amour du prochain, nous pousse à sacrifier à nos désirs les plus profonds et à renoncer à devenir ce que nous sommes. Voilà ce qu'illustre ce vers latin de *l'Imitation* que le vieux Comte aimait citer en songeant à sa bien-aimée Clotilde de Vaux : « *Amem te plus quam me, nec me nisi propter te* ». Pierre Corneille traduit ainsi : « Que je t'aime plus que moi-même / que je m'aime en toi seulement ». En présentant le philosophe français comme « le plus rusé des jésuites », Nietzsche s'attaque à l'exaltation comtienne des instincts altruistes. Car l'altruisme prône le renoncement à soi au profit de l'autrui, comme fondement de « la religion du cœur ».

30 F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §210. L'auteur de la *Critique de la raison pure* est salué comme un expert en chinoiserie conceptuelles !

31 A. Comte, *Correspondance générale et confessions*, t. VIII, Vrin, 1990, p. 299-300 et 411. Sur *l'Appel aux ignaciens*, voir les lettres du 16 septembre 1856 et du 6 mars 1857 à Alfred Sabatier, chargé de contacter les jésuites à Rome au nom de Comte. Voir Pierre Laffitte, « Des relations d'Auguste Comte avec la société de Jésus », in *Revue occidentale*, tome 17, n°98, 1886, p. 57-94.

À ce propos, le paragraphe 48 de *Par-delà bien et mal* signale ceci : « quel parfum catholique, non allemand, exhale pour nous la sociologie d'Auguste Comte avec sa logique romaine des instincts ! ». Le sens de cette observation saute aux yeux dans le paragraphe 256, quand Nietzsche explique pourquoi il s'oppose au « dernier Wagner » qui dans « sa sombre vieillesse » commença sinon à prendre du moins à prêcher « le *chemin de Rome* ». La raison de son opposition est qu'emprunter le chemin romain conduit à une dépossession de soi : « *Est-ce allemand, ces simagrées de prêtre aux mains déployées, / Ce parfum d'encens agaçant les sens. / [C]e tintement d'Ave, / Toute cette surenchère exaltée d'adorations célestes qui joue au ravissement ? Est-ce encore allemand ? [...]* Car c'est Rome que vous entendez, – la foi de Rome, sans paroles ».

Pour Nietzsche, le parfum d'encens dans les églises évoque l'idée de charité chrétienne et par suite celle d'altruisme. En effet, le *Cours* rattache la fraternité universelle, qui est le penchant altruiste le plus noble, à la charité théologique³², tandis que le *Système* connecte « l'antagonisme permanent entre la nature et la grâce »³³ à « la lutte continue entre l'égoïsme et l'altruisme ». Pour Nietzsche, les instincts altruistes célébrés par Comte ne sont que des instincts grégaires au service d'une discipline qui débande et relâche les penchants personnels. Or, l'art du jésuitisme consiste précisément à « détendre tout arc tendu », à « détendre avec une pitié confiante »³⁴, en enclenchant un processus de dépersonnalisation qui ne sert qu'à alimenter la médiocrité.

En outre, Nietzsche objecte que, malgré le fait avoir suivi un cheminement scientifique pour dépasser l'esprit théologique et métaphysique, Comte est resté tributaire de la morale chrétienne comme le met en relief le paragraphe 132 d'*Aurore* : « Auguste Comte [...], avec sa célèbre formule morale “vivre pour autrui”, a, en effet, *surchristianisé* le christianisme ». *Christenthum überchristlich* dit le texte allemand. L'adjectif *überchristlich* est à la fois un néologisme et un hapax, puisque c'est la seule occurrence de ce terme dans tout le corpus nietzschéen. Nietzsche a forgé cette épithète pour souligner la singularité de la position comtienne qui aboutit à la fondation d'une morale terrestre dans laquelle résonnent « les derniers échos du christianisme dans la morale ». Dans la perspective de Nietzsche, le positivisme de Comte n'est pas un catholicisme déchristianisé, mais surchristianisé, puisqu'il ramène les esprits vers la « logique romaine des instincts », en faisant du principe de *vivre pour autrui* le prolongement du commandement d'*aimer son prochain*.

Se précisent ainsi les trois sens de Rome dans l'aphorisme nietzschéen. 1° Rome symbolise le catholicisme en tant que doctrine pourvue d'une visée universelle. 2° Rome représente le centre de l'ancien pouvoir spirituel du Souverain Pontife, le garant ultime de la foi absolue. 3° Rome est la métaphore d'une nouvelle autorité occidentale capable de séduire les déçus de l'ancienne foi. La Rome nouvelle devait, selon les prévisions du vieux Comte, quitter l'Italie pour s'installer à Paris et finalement à Constantinople. Pour

32 A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 54e, 366, édition Hermann.

33 A. Comte, *Système de politique positive*, III, 409, édition de 1929.

34 F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §206

souligner la continuité qui relie la Rome d'hier à celle de demain, on pourrait retraduire notre passage ainsi : *Auguste Comte, qui voulait ramener ses Français à Rome par le détour de la science*. Pourquoi « ses » Français ? Nietzsche utilise ce déterminant possessif pour faire référence, à notre avis, au petit nombre de disciples complets qui ont embrassé la religion de l'Humanité sans estimer, comme Nietzsche, que Comte « en se canonisant lui-même » avait « dressé son propre certificat de décès » intellectuel³⁵.

Pour conclure, nous voudrions revenir à la question de la portée philosophique du *Cours de philosophie positive* : quelle serait l'apport de Nietzsche pour prolonger la pensée du « grand méthodologue » que fut Comte ? Dans ce dessein, nous voudrions reparler une dernière fois de Rome pour évoquer un type historique admiré par Comte et par Nietzsche, mais sous-estimé par Mill. Il s'agit de Jules César en tant que personification de l'Empire romain. César incarne pour Comte le modèle d'un pouvoir temporel dévoué et lucide. Pour Nietzsche, le surhomme n'est-il pas un « César romain avec l'âme du Christ »³⁶ ?

Plutarque attribue à César ce mot fameux par son laconisme : *veni, vidi, vici*. Entre l'arrivée du général romain en Asie Mineure et les victoires acquises par ses légions, il y a eu un moment pendant lequel César a apprécié la situation. « Un grand homme, écrit Montesquieu, est celui qui voit vite, loin et juste »³⁷. Entre la situation vue et la bataille remportée, Comte place la prévoyance, attribut caractéristique du bon gouvernement, mais aussi de la science véritable. D'où cette formule issue de la deuxième leçon du *Cours* : « science d'où prévoyance, prévoyance d'où action ».

Il nous semble que la philosophie de Nietzsche prolonge la formulation comtienne. Si la *vision* débouche sur la *prévision*, cette dernière ne se transforme en *provisions* que par l'intermédiaire d'une *supervision*³⁸. En effet, les prévisions permettent de porter sur la situation des regards qui la surplombent et qui la dominent. De telle sorte que si on explicitait la sentence de César à l'aide des leçons de Comte et de la perspective nietzschéenne, on obtiendrait la formulation suivante : j'ai accouru, j'ai vu, prévu et supervisé et c'est pourquoi j'ai vaincu. Nous sommes d'avis que c'est dans ce rapport entre la prévision qui anticipe l'avenir et la supervision qui surveille son avènement que pourrait se trouver la portée philosophique du *Cours de philosophie positive* dans la pensée de Nietzsche.

35 F. Nietzsche, *Aurore*, §542.

36 F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, Gallimard, tome X, 1982, p. 323.

37 Montesquieu, *Mes pensées*, édition de la Pléiade, tome I, p. 1295.

38 Nous nous inspirons ici d'une remarque de Heidegger, grand connaisseur de Nietzsche, qui note ceci : « Le superviser qui maintient son hégémonie sur toutes choses est le "voir" dominateur qui trouve son expression dans la parole souvent citée de César : *veni, vidi, vici* – je suis venu, j'ai supervisé et j'ai vaincu ». M. Heidegger, *Parménide*, traduction française de 2010, Gallimard, p. 72. Ce cours propose une réflexion très stimulante sur la romanité. Voir les pages 69 à 102.

ANNEXE 1 : Reproduction du catalogue de la Bibliothèque Privée de Nietzsche avec une référence à Comte

Kat. St. S. 177, EFN S. 441, Oeh. S. 38 *, ZK 637, BDK S. 52.
Steiner Im Präf. Randstriche. Unterstrichene Stellen.
Laut Steiner gebunden. Heute gebunden. Vom Buchbinder be-
schnitten.

HAAB C 637 — Lesespuren auf Seite: VI (Z.B.), VII (Z.B.), VIII
(Z.B.), X (Z.A.B.), XI (Z.A.B.), XII (Z.B.), XIII (Z.B.), XIV
(Z.B.), XV (Z.B.), XVI (Z.B.), XVII (Z.B.), XVIII (Z.B.), XIX
(Z.B.), 107 (Z.B.).

Clemm, Wilhelm, *De compositis Graecis quae a verbis incipiunt. Dissert. inaug. von
Vilelmus Clemm*, Gissae: Ricker, 1867, X, 173 S.

Rechn. Verkauft an: C. Detloff's Buchhandlung, Basel, laut *Verzeichnis*
vom 16. Juni 1875.

Comte, Auguste, *Einleitung in die positive Philosophie. Deutsch von G. H. Schnei-
der*, Leipzig: Fues, 1880, IV, 80 S., 21 cm.

Kat. St. S. 8, EFN S. 429, Oeh. S. 18, ZK 246, BDK S. 25.
Laut Steiner ungebunden. Neu gebunden.

HAAB C 246.

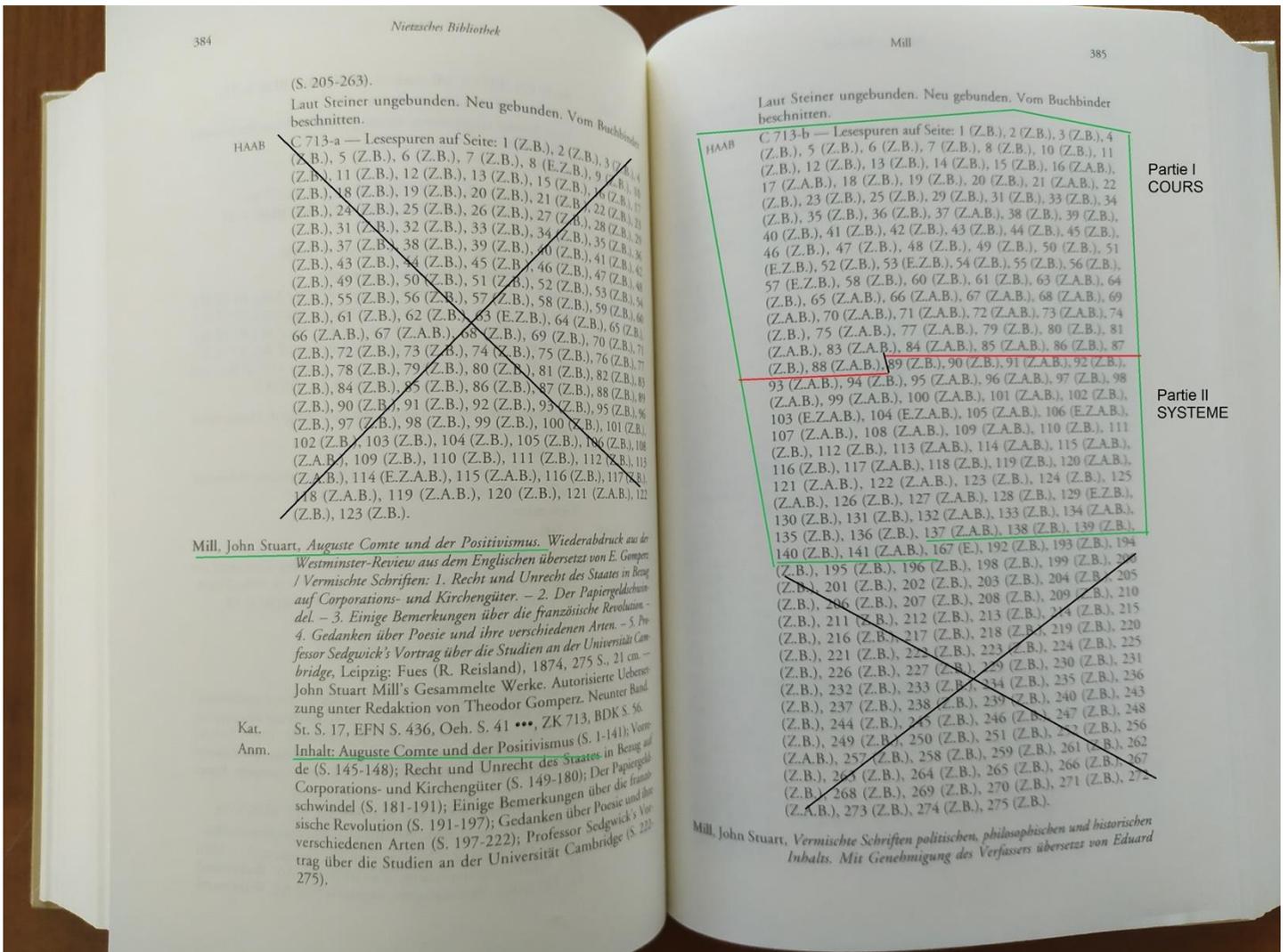
Confucius, *Tá-Hio. Die erhabene Wissenschaft. Aus dem Chines. übersetzt und er-
klärt von R. v. Plaenckner*, Leipzig: F. A. Brockhaus, 1875, XX,
358 S.

Rechn. Gekauft am 8. Februar 1875 bei: Schweighauser'schen Sorti-
ments-Buchhandlung (G. & F. Festersen), Basel, laut *Rechnung*
vom 31. Dezember 1875. Gebunden am 27. Februar 1875 bei:
M. J. Memmel-Tripet, Basel, laut *Nota* vom 30. Juni 1875.

ANNEXE 2 : Reproduction de la liste des annotations faites par Nietzsche sur la traduction allemande de l'ouvrage de Mill : *Auguste Comte und der Positivismus*.

Pour comprendre les abréviations utilisées :

- Z = Zeichen = passage souligné ou signe qui n'a pas de sens sémantique.
- B = Bleistift = écrit au crayon à papier
- A = Anmerkungen = Remarque, Glose, Points d'interrogation ou d'exclamation.
- E = Eselohren = page cornée, littéralement oreilles d'âne.



P. 274

1. Cf. 4 [286]; 6 [215]; variante de M II 1, 50-48-46 : « La décadence d'Auguste Comte — je veux dire cette époque qu'il décrivait lui-même comme celle d'une seconde naissance et qui se détachait à ses yeux sur son grand passé fécond comme " quelque chose de nouveau et de meilleur " —, est peut-être la conséquence de la *lassitude*. Celle-ci se manifeste : 1° dans l'apparition de la croyance en son génie; sa position exceptionnelle lui permet désormais de s'accorder plus de facilités, de décréter plus que de démontrer. 2° Il veut désormais *jouir* de ses résultats et pour cela, pour les rendre savoureux, il doit leur enlever leur sécheresse : c'est ainsi que s'insinue la bouffonnerie poétique. 3° Il sent que l'ambition suprême est plus rapidement satisfaite par des institutions que par des preuves et des réfutations, il emprunte maintenant le chemin d'une ambition *plus confortable*. 4° Il se repose dans l'idolâtrie d'une femme et, ce faisant, il adoucit et affadit tout son être. 5° Il ne tolère plus ni disciples ni continuateurs, mais seulement des partisans; les premiers exigent une force inentamée. 6° Il ne supportait plus le terrible isolement où vit l'esprit que son vol porte en avant et à l'avant-garde; il s'entourait d'objets de vénération, d'attendrissement, d'amour, il voulait finalement jouir d'autant de facilités que toutes les natures religieuses et célébrer dans la *communauté* ce qu'il avait en haute estime; il inventa à cet effet une religion et se trompa volontairement en imaginant sa réalisation prompte et facile. 7° Il méditait beaucoup sur des petites choses et des mesquineries dans la conduite de l'homme futur et il les mettait en ordre comme un jardinier ou un cultivateur d'arbres fruitiers — une occupation de *vieillard*, idyllique et apaisante. 8° Il tomba dans des pensées délirantes, tout à fait cléricales et poétiques : l'abstinence stricte de ce genre de choses exige une moralité intellectuelle rigide que possède seul le penseur exempt de lassitude : le délire imaginaire constitue l'immoralité du penseur, et la présomption immonde se range également ici : la force de se comparer sérieusement avec d'autres grands hommes dans un but de connaissance était paralysée; il voulait seulement

s'enivrer de la comparaison. 9° Il voulait absolument être le dernier qui pût laisser totalement libre cours à son intellect; dorénavant une telle souveraineté de la pensée ne devait absolument plus être autorisée; il combinait cent moyens d'anéantir à jamais la liberté de pensée, il ne redoutait rien *plus* que la fierté et la soif de liberté des individus. Tout cela présuppose qu'il avait lui-même fait halte dans ses conceptions et tourné d'abord ce canon contre lui-même : jusqu'ici et pas plus loin! Mais un grand esprit ne peut ainsi que se lier lui-même, lorsqu'il ne se sent plus en ascension et donc lorsqu'il a dépassé l'apogée de sa force et qu'il est las. »

Variante de NV 1, 31, à la fin de l'aphorisme : « En fin de compte, on ne trouverait généralement pas cet état de décadence déplorable si un esprit si radical ne l'avait pensé et vécu si radicalement jusqu'à son terme, si bien que presque comme un — — — »

N.B. : la source de Nietzsche sur Auguste Comte est la traduction allemande de J. S. Mill, *August Comte und der Positivismus*, par Th. Gomperz, in *Gesammelte Werke*, IX, 89-141 (BN).

P. 275

1. Cf. 5 [7].

